

J'ai refusé. Carrément. Bien sûr il est toujours plus facile d'accepter – du moins dans un premier temps, lorsqu'on n'est pas encore mis en demeure de tenir son engagement – que de justifier un refus. Pourtant cette fois-là j'ai dit non. Patrick m'a regardé avec une expression tellement désappointée qu'il m'aurait fait pitié si je n'avais pas aussi fermement arrêté ma décision :

- Vraiment, tu ne peux pas ?
- Je ne peux pas : je viens de te le dire.
- Mais pourtant d'habitude...
- Justement : j'étais toujours d'accord d'habitude, mais cette fois-ci j'ai dit non.

Il a réfléchi un instant. Je voyais bien qu'il s'efforçait de comprendre mon changement d'attitude tout en cherchant l'argument qui aurait pu me faire céder. Il avait l'air sacrément embêté. Les deux poings enfoncés dans les poches de sa légère veste de toile, il en écarta plusieurs fois les pans dans un ridicule geste d'impuissance : on aurait dit qu'il voulait s'envoler.

- Bon... Ben puisque c'est comme ça...

Exprès, je n'ai pas répondu ; d'ailleurs ce qu'il venait de dire n'appelait pas de réponse particulière ; je l'ai laissé mijoter pour voir sa réaction. Il avait accusé le coup et, pour le moment, n'osait pas insister mais on sentait qu'il n'avait pas perdu tout espoir. Il a fait deux ou trois pas à droite, deux ou trois pas à gauche, en soufflant comme un

malheureux, puis est revenu se camper devant moi pour une deuxième tentative :

– Écoute... tu sais bien que sans toi on est coincés !

– C'est parce que vous le voulez bien.

– T'es marrant, on le veut bien...

– Personne ne vous empêche de chercher une autre solution, si vous y tenez tant que ça..., on peut toujours se débrouiller.

Il a dû se dire que je ne céderais pas et qu'il n'avait plus rien à perdre ; il est passé à l'offensive :

– Se débrouiller..., tu parles. Dis plutôt que tu ne veux pas.

– Eh bien voilà, t'as trouvé tout seul, je ne te l'ai pas fait dire.

Il a paru surpris ; sans doute avait-il cru me mettre mal à l'aise, me donner mauvaise conscience, m'obligeant à m'enfermer dans je ne sais quel faux-fuyant pour justifier ce refus insolite. Mais le cynisme inexorable de ma réponse avait déjoué sa manœuvre ; il ne put trouver qu'un piteux « C'est pas très sympa... » pour masquer son dépit. J'ai saisi l'occasion pour enfoncer le clou :

– Non, ce n'est pas très sympa... Tu ne trouves pas que de ce côté-là j'ai assez donné ?

C'est lui qui a eu l'air gêné, parce qu'il savait bien que c'était vrai, qu'ils avaient tout de même pas mal tiré sur la ficelle et que si elle craquait, ma foi, il fallait s'y attendre ; j'étais même bien bon d'avoir marché jusque-là. Alors il a changé de tactique ; il n'avait pas le choix ; il s'est mis à abonder dans mon sens, prêt à reconnaître tout ce que je voudrais et à faire amende honorable. Du bout de son pied, il arrangeait la frange du tapis, comme s'il avait été

essentiel, à cet instant précis, que les fils en fussent parfaitement parallèles.

– Ouais..., concéda-t-il, on le sait bien... mais c'est pas une raison, pour une fois...

– Une fois de plus, je lui ai dit.

Il n'a pas relevé la tête.

– Justement : une de plus ou de moins, qu'est-ce que ça peut te faire ?

– Tiens ! Mais ça fait une fois de trop !

Il a cessé de s'occuper du tapis et a changé de ton :

– Mais merde, quoi ! Pourquoi justement cette fois-ci ? Puis il a ajouté après un silence : tu ne vas pas me dire que tu n'y trouves pas ton compte, toi aussi...

Je savais parfaitement où il voulait en venir mais je l'ai laissé continuer, je voulais que ce soit lui qui le dise. J'ai fait comme si je ne comprenais pas :

– Je ne vois pas quel compte j'y trouverais...

Il a lâché le morceau, sans oser me regarder franchement, pas très fier de lui tout de même ; il s'était remis à titiller mon tapis :

– Ça te permet quand même de voir Sophie de temps en temps, parce que sinon...

Il frappait bas et le savait. J'ai encaissé sans répondre. C'est ce qu'il y a de mieux à faire dans ces cas-là : laisser l'autre se dépatouiller seul avec sa petite saloperie. En général ça marche ; c'est lui qui se retrouve dans la situation difficile et vous récupérez le terrain perdu. Mais Patrick n'était pas assez fin – ou trop excédé par mon refus – pour mesurer pleinement la bassesse de son coup ; au lieu de battre en retraite intelligemment, voire de s'excuser, il a cru bon de m'écraser.

C'est là qu'il a eu tort : sans cette grossière erreur de sa part, j'aurais sans doute fini par céder, pour profiter de l'occasion de voir Sophie justement. Ce n'était plus possible à présent, j'aurais eu l'air de quoi ?

– Ça te fait quand même plaisir de voir Sophie, non ? Après toutes vos histoires, continuait-il, sûr de lui. Tu sais bien qu'autrement elle n'accepterait jamais de te rencontrer...

L'imbécile, pensais-je, le salaud, on dirait qu'il y prend goût ! Qu'est-ce que ça peut bien lui faire, en quoi cela le concerne-t-il mes affaires avec Sophie ? Tout le monde est au courant, et alors ? Qu'est-ce qu'ils peuvent bien savoir de Sophie et moi, tous autant qu'ils sont, qu'est-ce qu'ils peuvent bien comprendre ?

Je suis allé m'asseoir dans le fauteuil sans rien dire, en plein soleil. Patrick a disparu et c'est l'incomparable visage de Sophie que j'ai eu devant les yeux ; la souplesse de ses cheveux noirs mi-longs conférait à chacun de ses mouvements cette gracieuse vivacité qui m'avait tout de suite séduit. Et devant moi c'était sans cesse ce même geste brusque de la tête que refaisait Sophie, que je lui faisais refaire, de peur que ne s'estompe définitivement son image si fugace.

– Tu le sais très bien..., avait repris Patrick, vexé par mon absence momentanée.

– Si tu n'étais pas aussi con, je te trouverais dégueulasse, je lui ai dit.

Sophie s'était évanouie. Il s'est rendu compte qu'il avait fait fausse route et s'est avancé d'un pas en bredouillant des excuses. Encore une fois j'ai eu pitié de lui. Pourtant je savais que ce n'était pas vis-à-vis de moi qu'il se sentait en faute ; il venait simplement de comprendre qu'il avait si mal

I

Agathe a décacheté l'enveloppe, soigneusement, à l'aide d'un petit couteau pointu de la cuisine. Elle ne reçoit jamais de lettres d'habitude, sauf pendant les vacances, lorsque les copines qui sont parties lui écrivent, ou alors de sa cousine d'Avignon mais pas plus de deux ou trois fois par an, car le plus souvent elle lui parle au téléphone : leurs mères s'appellent presque toutes les semaines. Pourtant c'est bien une lettre pour elle, avec son nom :

Mademoiselle Agathe Templon
3 bis Impasse Philibert
44 000 NANTES.

Elle vient de la trouver en rentrant de l'école. C'est forcément elle qui trouve le courrier puisqu'elle rentre la première ; sa mère n'est jamais là avant 7 heures-7 heures et demie. Elle le met bien en évidence sur la commode de l'entrée, près du téléphone, avec les prospectus des supermarchés et les journaux de petites annonces. Aujourd'hui, il n'y a rien que cette lettre pour elle. Avant même de retirer son manteau elle a posé son cartable contre un pied de la table de cuisine et a pris le petit couteau dans le tiroir pour l'ouvrir. Mais au moment de la lire elle se ravise ; elle met d'abord chauffer le lait pour son chocolat puis reste le surveiller, debout près de la gazinière, tout en

lisant. C'est écrit sur du joli papier bleu avec un minuscule bouquet de fleurs roses en haut à gauche :

Ma chère Agathe,

Je sais que tu as dû t'inquiéter et être bien malheureuse lorsque tu ne m'as pas retrouvée dimanche au Jardin des Plantes. Moi aussi j'en ai gros sur le cœur, mais j'avais pris cette décision depuis longtemps ; je n'attendais qu'une occasion favorable et c'est dimanche dernier qu'elle s'est présentée. Lorsque tu m'as laissée sur le banc pour aller donner du pain aux canards avec ton amie, une autre petite fille est venue ; elle a tourné autour du banc et m'a regardée longtemps avant de se décider à m'emporter. Je me suis laissée faire, bien que son action ne soit pas très belle, parce que c'était l'occasion rêvée et qu'elle m'a parlé vraiment gentiment en me promettant de m'emmener en voyage avec elle. Je voyais bien que je lui plaisais. Sur le coup je n'ai pas pensé à la peine que j'allais te faire. J'espère que tu me comprendras : depuis que j'existe je n'ai rien vu d'autre que ta maison et la rue qui mène au Jardin des Plantes. Je pressens bien, d'après les histoires que tu me lis le soir, que le monde doit être beaucoup plus grand et plus beau. Tu pourras le voir un jour, toi, mais moi ? Lorsque tu atteindras l'âge de partir à ton tour, tu m'auras sans doute oubliée et je ne quitterai plus le dessus de ton lit dans ta chambre d'autrefois. On n'a jamais vu de grandes filles partir de chez elles en emmenant leur poupée. Ne m'en veux pas de te dire cela ; même si tu ne me crois pas ne proteste pas : j'en suis sûre. J'ai appris des choses moi aussi. Tu te souviens de Riri, le vieux baigneur en celluloïd de ta mère, que Cécile a cassé ? c'est lui qui me l'a raconté, ça se passe toujours comme ça. Alors j'ai eu envie de partir

un peu, pardonne-moi ; mais je reviendrai très vite ; et puis je t'écrirai, je t'écrirai tout ce qui m'arrive pour que tu saches que je pense à toi.

*Ta poupée qui t'aime,
Louise.*

Complètement absorbée par la lecture d'une lettre si surprenante et si longue, Agathe n'a pas vu le lait monter dans la casserole ; c'est le grésillement du liquide en ébullition sur les parois brûlantes qui l'avertit ; elle a tout juste le temps de couper le gaz pour éviter la catastrophe. Elle sort du placard le grand bol de porcelaine blanche de son goûter, la boîte de Van Houten, le sucre, et se prépare avec application, comme tous les jours, un chocolat bien moussieux. Elle retourne dans l'entrée suspendre son manteau et s'assied à sa place habituelle, la lettre dépliée près d'elle sur la toile cirée. Elle commence à boire son chocolat.

Louise lui a écrit ; elle sait très bien pourtant que les poupées n'écrivent pas ; mais c'est bien une lettre de Louise et elle dit exactement ce qu'Agathe aurait voulu qu'elle dise ; et tout ce qu'elle dit correspond exactement à ce qui s'est passé dimanche au Jardin des Plantes. C'est là qu'elle va jouer et retrouve ses copines lorsqu'elle n'a pas classe et qu'il fait beau ; c'est tout près de chez elle, elle n'a qu'à suivre la rue d'Allonville, c'est à cinq minutes. C'est là qu'elle a perdu Louise dimanche dernier. Cécile avait apporté de vieilles croûtes de pain et elles étaient parties les lancer aux canards et aux cygnes, profitant de ce que le gardien était retourné dans sa maison. En revenant sous le grand tulipier où elles avaient laissé Louise et Nunuche – Nunuche c'est la poupée de Cécile – elle avait constaté